



1862

# Différentes pièces sur les Monades

Leonhard Euler

Follow this and additional works at: <https://scholarlycommons.pacific.edu/euler-works>

 Part of the [Mathematics Commons](#)

Record Created:

2018-09-25

## Recommended Citation

Euler, Leonhard, "Différentes pièces sur les Monades" (1862). *Euler Archive - All Works*. 854.  
<https://scholarlycommons.pacific.edu/euler-works/854>

This Article is brought to you for free and open access by the Euler Archive at Scholarly Commons. It has been accepted for inclusion in Euler Archive - All Works by an authorized administrator of Scholarly Commons. For more information, please contact [mgibney@pacific.edu](mailto:mgibney@pacific.edu).

## XXXII.

### Différentes pièces sur les Monades.

J'ai lu les pièces suivantes sur les monades:

1. Pièce latine pour les monades. L'Auteur se rapporte partout à un prodrome de philosophie, qu'il a publié; il établit fort légèrement l'existence des monades. Il dit que le monde est composé ou de riens ou de monades; mais comme le premier est absurde, il s'ensuit que l'autre soit vrai. Il fait si grand cas de son prodrome et en particulier des définitions qu'il y a données, qu'il promet une médaille d'or de 10 Écus à celui, qui montrera une meilleure définition tirée des écrits avant le sien. L'Auteur vante aussi ses progrès en Géométrie, disant qu'il a trouvé des constructions géométriques pour la trisection et multisection des angles. Tout cela montre suffisamment, que cet Auteur a fort mal répondu à la question.

2. Pièce latine: L'Auteur commence par quelques passages de l'Écclésiaste, d'où il conclue que notre savoir est fort imparfait; il allègue une poésie latine, qu'il a composée, où il avait prouvé la folie de ceux qui croient la terre mobile et les planètes habités, et à la Chiromantie. Au reste il ne se trouve rien dans cette pièce qui se rapporte proprement à la question proposée.

3. Pièce latine: L'Auteur avance d'abord que les corps ne sauraient être divisibles à l'infini, puisque leur force doit absolument être fondée dans quelques substances finies; ce qui ne paraît pas trop d'accord avec son dessein de renverser le système des monades. Ces premières substances il les nomme les éléments des corps, qui doivent être destituées de parties réelles, quoiqu'on y puisse peut être concevoir des parties idéales. Il attaque les monades Leibniziennes premièrement du côté de l'inutilité, vu qu'elles ne seraient d'aucun usage dans la physique, et que tous les sujets des autres sciences ne seraient que des chimères. Ensuite il combat les monades par ces raisonnements:

Les monades, manquant de côtés, ne sont pas susceptibles d'aucun mouvement; et cela non seulement lorsqu'elles sont considérées à part, mais aussi étant jointes ensemble. De là les monades, n'ayant pas de force motrice, ne produisent rien, si elles ne sont pas douées d'une force représentative, que Mr. Wolf nie pourtant. Or même si Mr. Leibniz ne gagne rien et ne peut pas donner une idée absolue de l'état des monades; car disant que la monade *A* représente la monade *B*, et celle-ci réciproquement la monade *A*, il commet un cercle, et ne parvient à aucune détermination absolue; cet argument est très fort, et poussé fort bien dans le § XI.

- II. Il dit que les monades qui entrent dans la composition des corps, doivent absolument être dans un lieu ce qui est contraire à leur nature, selon les monadistes; il attaque très vigoureusement la réplique ordinaire de ces gens: qu'on doit absolument abandonner le jugement des sens et de l'imagination, et consulter uniquement l'entendement pur.
- III. Il fait voir l'absurdité manifeste, qui se rencontre si l'on dit, que le nombre des monades, qui constituent un corps étendu, est fini.
- IV. Le mouvement des corps serait impossible, vu que chaque monade n'est pas susceptible de mouvement. L'Auteur niant donc tant les monades que la divisibilité à l'infini, est obligé d'embrasser le sentiment des atomistes: que les atomes, malgré leur grandeur, ne sont pas pourtant divisibles. Il dit que ces atomes sont d'un grand usage dans la Physique; mais cette idée des êtres simples et indivisibles, qui ayent pourtant une grandeur, est fort mal établie, puisqu'on ne voit pas ce qui pourrait empêcher la divisibilité. Il s'égaré encore plus de la précision, quand il dit que ces éléments sont élastiques et susceptibles d'une compression; ceux-ci composent immédiatement l'éther, qui presse de toutes parts vers les planètes, et que leurs atmosphères empêchent l'effet de cette pression; il en déduit la cause de la pesanteur, qui mérite quelque attention; mais quand il veut expliquer la chute des corps, il commet une faute énorme, croyant sans aucune raison, que l'expérience fut contraire à la théorie: Il parle depuis très pitoyablement du mouvement des corps célestes; et vers la fin il soutient que les esprits finis remplissent quelque espace. Malgré ces derniers inconvénients, je crois que cet Auteur a fort solidement réfuté les monades tant de Leibniz que de Wolf; et que cette pièce mérite d'être publiée moyennant un avertissement sur les articles qui ne se peuvent soutenir.

4. Pièce allemande dont l'Auteur veut prouver les monades: I. par l'histoire de la Creation de Moïse et II. par le mouvement des corps tant solides que fluides. Il soutient d'abord que le monde est composé de deux éléments, des ténèbres et de la lumière. Nonobstant ces rêveries l'Auteur n'est pas ignorant dans l'Astronomie et la Mécanique; il donne une règle, par laquelle on puisse déterminer la hauteur d'un jet d'eau, la hauteur de la chute étant connue, qui peut être est fort souvent d'accord avec l'expérience, si le conduit de l'eau, auquel il ne réfléchit pas, n'est pas trop long. Il parle aussi des jets des bombes, en tant qu'elles se détournent de la parabole, où il remarque les jets suivant pour chaque élévation:  $1^{\circ}$  . 111 $\frac{1}{2}$ ,  $2^{\circ}$  . 158 $\frac{1}{2}$ ,  $3^{\circ}$  . 223,  $5^{\circ}$  . 488,  $10^{\circ}$  . 692,  $20^{\circ}$  . 917,  $30^{\circ}$  . 1022,  $35^{\circ}$  . 1040,  $40^{\circ}$  . 1028,  $45^{\circ}$  . 1000,  $50^{\circ}$  . 945,  $60^{\circ}$  . 779,  $70^{\circ}$  . 557,  $80^{\circ}$  . 293,  $85^{\circ}$  . 151,  $89^{\circ}$  . 30 ped.; mais comme ces réflexions n'ont aucun rapport à la question des monades, cette pièce ne sera d'aucune conséquence.

5. Pièce allemande contre les monades. L'Auteur n'a pas assez bien compris le système Leibnizien des monades, et partant sa réfutation n'est pas suffisante. Au lieu des monades il veut établir quelques matières homogènes en qualité des éléments des corps, dont les dernières particules ne soient pas destituées de grandeur, mais pourtant indivisibles. L'Auteur nie absolument les forces des corps, et n'admet que l'inertie, et quoiqu'il me paraît avoir raison en cela, il soutient cette pensée fort mal, et la mêle de quantité de chimères.

6. Pièce latine pour les monades. L'Auteur rapporte la différence qui se doit trouver entre une étendue mathématique et physique, accordant que celle-là est divisible à l'infini, mais non pas celle-ci. Il dit que les corps ne sont que des phénomènes, dont nous n'avons que des idées confuses. Il avoue que pour former un corps, il faut un nombre infini de monades, non pas dans le sens des mathématiciens, mais comme on dit que pour former une montagne il faut un nombre infini de grains de sable; pensée qui paraît renverser tout son système. Ensuite il donne aux monades des forces; et il dit: quand notre esprit se représente plusieurs monades l'une hors de l'autre, l'idée confuse qui en résulte est celle de l'étendue de l'espace et de l'impenétra-

Il soutient aussi que dans le choc de deux corps, l'un n'opère pas le changement dans l'autre, mais que chacun le produit en soi par ses propres forces. Ce qui suffit pour faire voir la faiblesse de cette pièce.

Pièce latine. L'Auteur veut prouver, que l'étendue n'est qu'un phénomène, puisque l'ame dans chaque corps aperçoit une unité et une multitude en même temps; or cela étant contradictoire, il s'ensuit, que l'étendue n'est qu'un être de l'imagination. De même le mouvement ne représentant à l'esprit que des changements externes, et que la Méthaphysique nous assure, qu'il n'y a que des changements internes, cette contradiction donne à connaître à l'Auteur, que le mouvement n'est qu'un phénomène. Il dit que le repos est impossible, et que les loix de la Méchanique sont fausses; mais ses raisonnemens sont pitoyables et ne méritent conséquemment aucune attention.

Pièce latine en forme de Dialogue. L'Auteur ne dit rien absolument, qu'on puisse regarder comme une chose de positif, et il semble plutôt se moquer de toute la question.

Pièce allemande contre le système des monades: l'Auteur ne paraît pas avoir bien compris cette doctrine; puisqu'il croit, que les monades agissent les unes sur les autres; ce qui étant absolument contraire aux sentimens de Mr. Leibniz, les arguments, dont il combat ce système, ne sont d'aucun poids. Ensuite il donne au lieu de mots une nouvelle idée de l'ame, suivant laquelle l'ame est un être simple renfermé dans une boule creusée et vidée, dont elle occupe le centre. Il soutient ensuite, que les phénomènes du monde ne dépendent aucunement des êtres simples, qui le composent; mais cela par des raisons fort faibles et mal développées. L'Auteur a ajouté à cette pièce un supplément, où il attaque le sentiment de Leibniz sur la contingence et la perfection du monde; mais les arguments sont tels, que les Leibniziens s'en moquent de raison.

Pièce latine, dont l'Auteur paraît avoir poussé le système des monades au plus haut degré. Selon lui, non seulement l'étendue, mais aussi les corps mêmes et le mouvement ne sont que des phénomènes, ou des idées abstraites de l'imagination. Le monde n'est autre chose qu'un très grand nombre d'êtres simples ou de monades, qui se représentent mutuellement dans un certain degré de clarté ou d'obscurité; et tous les changements qui nous semblent arriver au monde, ne consistent que dans la variation des degrés de clarté, dont les monades se représentent les unes les autres. Les monades elles mêmes ne se rapportent à aucun lieu, elles ne sont ni proches ni éloignées entr'elles, et ne sont susceptibles d'aucun mouvement, toutes ces choses n'étant que des idées abstraites de l'imagination. Car notre ame ayant une connaissance du degré de clarté dont les monades se représentent mutuellement; juge celles plus proches entre elles, qui se représentent plus clairement, et celles plus éloignées dont la représentation est plus obscure. Donc ce que nous nommons distance ou intervalle n'est autre chose que la perception d'un certain degré de clarté, dont diverses monades se représentent mutuellement; de là nous formons l'idée de l'étendue, et quand les représentations changent de degré de clarté, nous formons l'idée du mouvement. Il soutient ensuite que les monades sont douées d'un appétit après des représentations plus claires; lequel nous paraît tendre à diminuer la distance, et c'est en quoi l'Auteur met la cause de l'attraction: de sorte que le système de l'attraction des Anglais n'est qu'une suite nécessaire du système des monades de Leibniz, quoique ce grand homme ne s'en soit pas aperçu. Il faut avouer que cet Auteur soutient partout admirablement bien, et qu'il ne laisse aucune prise aux arguments ordinaires contre le système des monades; et il semble même, que le système des monades n'est soutenable que sur ce pied. De sorte qu'on peut conclure assez hardiment, que si ce système n'est pas conforme à la vérité, le système des monades doit absolument être abandonné. Mais il s'en faut de beaucoup, que cet Auteur ait prouvé ce qu'il n'a fait qu'avancer, après avoir remarqué en général, que les choses sont souvent fort différentes des idées que nous nous en formons. Cependant je crois, que cette pièce mérite toujours d'être

imprimée, pour faire voir aux partisans des monades, de quelle manière ils sont obligés de s'y prendre, si veulent se soutenir, et que ce système, tout paradoxé qu'il paraît, est l'unique moyen de défendre les monades contre toutes les objections. (Koenig.)

11. Pièce latine. Cet Auteur raisonne dans le premier chapitre admirablement bien, et on devrait croire qu'il ne serait pas porté pour les monades. Mais dans le chapitre second, la force du raisonnement se perd subitement, quand il entreprend de nous donner une idée des monades, auxquelles il attribue une force particulière, sans qu'elles soient attachées à aucun lieu, ni même à un point; les raisonnements sont pourtant très subtils et méritent beaucoup d'attention. Dans le troisième chapitre il apporte des arguments solides et nouveaux pour réfuter la réalité de l'espace et du temps absolu; mais il soutient que les monades agissent les unes sur les autres; si la monade *A* agit sur *B* et celle-ci réagit sur *A*, cela donne l'idée de l'espace; mais si *A* agit sur *B* sans que *B* réagisse sur *A*, de là il nous naît l'idée de succession. Dans le IV<sup>e</sup> Chapitre l'Auteur entreprend l'explication des phénomènes, et premièrement de l'étendue, où après avoir fait voir qu'elle ne peut pas naître des points, il soutient que l'étendue n'est autre chose qu'une perception obscure de plusieurs monades, qui se représentent mutuellement; il tâche de prouver cela assez ingénieusement; et le mouvement n'est autre chose que la perception d'un changement, qui se fait dans les représentations des monades. Mais partout il se trouve quantité d'hypothèses arbitraires, d'où l'on pourrait tirer des conclusions tout à fait contraires; de sorte que toute la Physique deviendrait une science tout à fait vague et dénuée de tout fondement. Néanmoins cette pièce, comme elle contient quantité de raisonnements nouveaux, me paraît digne d'être imprimée, pour faire voir de quel côté qu'on se tourne, le système des monades ne peut se soutenir, sans tomber en contradiction et plusieurs absurdités. Dans le Chap. V., il rapporte plusieurs difficultés contre son système, et aussi en général contre l'étendue et le mouvement, auxquelles il répond assez bien, en supposant que l'étendue et le mouvement ne sont que des phénomènes; mais c'est couper le noeud et non pas le resoudre. (Pluch.)

12. Pièce latine pour les monades. L'Auteur se sert des preuves vulgaires pour établir les monades, en concluant que pour former les corps, il faut absolument des êtres simples; dont il met l'essence dans une force unique; or, dit-il, cette force ne peut être que représentative; de sorte que chaque monade ait de représentations obscures, qui changent continuellement; ou chaque monade a une force de se représenter des objets obscurément, et de là naissent tous les changements. C'est le contenu du 1<sup>er</sup> Chapitre, qu'on doit avouer être fort mal fondé. Dans le 2<sup>nd</sup> Chap., il veut répondre aux arguments qu'on allègue contre les monades, mais il n'en rapporte que deux fort légers, et il y répond encore plus légèrement. Il est attaché principalement à faire voir, comment par son idée sur la nature des monades se peuvent expliquer les principaux phénomènes du monde; ce qui est le sujet du 3<sup>me</sup> Chapitre. Ici il soutient que les monades, en vertu de leur limitation sont liées ensemble et forment un composé; que cette limitation est la source de l'adhésion de la matière, selon lui, n'est donc autre chose qu'une multitude de monades, dont chacune est limitée par les autres, et la limitation consiste dans la détermination de la représentation. De là il tire la conclusion, que tous les composés doivent varier presque à l'infini vu que les représentations de chaque monade doivent différer de celles de toutes les autres. Ensuite il veut expliquer le ressort, l'inertie, la cohésion, l'attraction, la vertu magnétique, la végétation des plantes, l'accroissement des corps des animaux, et l'effet de l'imagination; tout cela doit s'ensuire des représentations des monades: mais je crois que je ne me trompe, quand je dis, que cette pièce ne mérite la moindre attention.

13. Pièce latine pour le système des monades: L'Auteur prouve dans le 1<sup>er</sup> Chapitre la possibilité des êtres simples, que presque personne ne nie, puisqu'il s'agit seulement de prouver, si les corps peuvent être composés de tels êtres simples; il réfute la divisibilité de la matière à l'infini par des arguments communs.

qui ne prouvent rien du tout. L'essence d'une monade il met dans l'identité de toutes les réalités qui s'y trouvent; il soutient donc que l'essence d'une monade consiste dans une puissance qui est capable de produire des actes, et après plusieurs détours il soutient que cette puissance ne peut être qu'une force d'apercevoir, vu qu'elle doit être semblable à la puissance de Dieu, dont elle ne diffère que par la limitation de ce qui en Dieu est illimité; et puisqu'il établit trois degrés de la perception: le premier des idées distinctes; le second des idées seulement claires, et le troisième des idées obscures, il donne ce dernier degré aux monades qui constituent les corps; tous ces raisonnements sont les plus communs et ne méritent aucune attention. Mais non content de cette force, il attribue à chaque monade une curiosité et un appétit vers des perceptions plus claires; et de là il déduit fort témérairement, que de cette curiosité naît une force de changer continuellement de place parmi les autres; pourtant ces forces ne tendent qu'à augmenter la perfection de la monade. Il rend ensuite les monades mobiles, susceptibles en quelque lieu d'une action mutuelle. Dans le 2<sup>d</sup> Chapitre il tâche d'expliquer les phénomènes des corps par les monades et par leurs forces conspirantes; mais comme tout cela est absurde, il soutient une autre fausseté: qu'un corps pesant, étant tombé même dans le vide pendant 20'', ne reçoit plus de nouvelles accélérations. Au reste cette pièce à mon avis ne mérite aucune attention, vu qu'en soutenant les monades, elle leur donne de telles qualités, qui ne sauraient subsister avec leur nature. (Wolf.)

14. Pièce allemande dont l'Auteur renverse les monades pendant qu'il les veut établir. Il avance que le corps est divisible, non en tant qu'il est étendu, mais en tant qu'il est composé des substances simples ou de monades, auxquelles il attribue une grandeur, une figure et des côtés, par lesquels elles se touchent, quoiqu'elles ne soient pas divisibles; l'espace selon lui n'est autre chose qu'une privation ou absence de ce qui pourrait empêcher d'y placer quelque chose; dans ce sens il dit, qu'une monade doit occuper une place et servir de mesure pour les corps. Il croit pourtant que rien au monde ne se puisse expliquer par les monades, si ce n'était qu'on dit en général, que les événements au monde viennent des forces des monades. Dans le supplément il soutient même que les monades puissent varier entr'elles en grandeur sans pourtant être divisibles; et il dit qu'il n'est pas trop sûr, que les monades soient absolument impénétrables. Toutes ces réflexions sont trop légères, pour qu'elles méritent la moindre attention.

15. Pièce française contre le système des monades, autant qu'elles n'ont aucune étendue. Car l'Auteur accorde aux moindres particules de la matière un dessus, un dessous et des côtés, sans qu'elles soient divisibles. Il nomme ces éléments, qu'il distingue tout à fait des monades, atomes, qui, ayant de la grandeur et étant même visibles, ne laissent pas d'être indivisibles; idée certes fort étrange, et qui semble aussi peu soutenable que les monades. Mais les arguments qu'il apporte contre les monades de Leibniz, autant qu'elles n'ont aucune étendue, sont plus valables, quoiqu'ils soient pour la plupart fort communs et non pas assez développés; il y en a même qui ne prouvent rien, p. e. que Dieu aurait pu créer d'abord des atomes non composés; il attaque ensuite bien vivement les monades de Leibniz, à l'égard de leurs forces représentatives, qu'il prouve tout à fait inutiles pour contribuer en quelque chose à la formation d'une étendue. Il réduit le système Leibnizien à dix propositions, qu'il réfute ensuite aussi solidement, qu'il les rend ridicules, quoique la plupart de ses arguments ne soient pas assez développés, et qu'ils ne mettent pas la vérité à l'abri des chicanes des Leibniziens; l'Auteur communique à la fin un échantillon d'une nouvelle théorie sur la génération des corps, qui est très faible et ne signifie rien. Il faut dire, que tant que cet Auteur attaque, il le fait avec assez de vigueur, mais pourtant sans beaucoup de succès; or dès qu'il veut établir lui même quelque chose, il tombe en contradiction.

16. Pièce latine. L'Auteur, après avoir remarqué qu'on parvient souvent à des notions contraires, dont on ne saurait juger laquelle est la véritable, dit qu'en considérant le corps, on y trouve aussi bien la divisibilité à l'infini, que la composition des êtres simples; deux idées tout à fait contraires, et dont l'une ou

l'autre doit être trompeuse. Il allègue les arguments, pourquoi la première pourrait être une illusion, et ainsi bien que l'autre. Il avoue qu'il ne peut comprendre, ni comment un corps puisse être formé par des êtres simples non étendus, ni l'impossibilité de cela. Ensuite, sans rien décider, il passe à l'explication des propriétés des corps, parmi lesquelles il conte l'adhésion, la gravité, aussi bien que l'étendue et le mouvement; pour cet effet il attribue aux particules des corps presque une infinité de forces, qui étant tantôt en équilibre tantôt non, produisent tous les changements. Mais ces réflexions marquent une trop défectueuse connaissance de la Mécanique et de la Physique.

17. Pièce allemande. L'Auteur, pour prouver les monades, développe tellement l'idée d'une substance et d'un accident, qu'il dit, qu'un composé n'est qu'un accident, que les êtres simples sont les seules substances et de là il tire cette conséquence que les êtres, dont les corps sont composés, doivent être simples pour être substances; or l'insuffisance de cette preuve saute d'abord aux yeux. Ces êtres simples sont les monades, qui ne sont ni atomes, ni points mathématiques; ceux là étant composés, or ceux-ci de pures abstractions. C'est le contenu de la première partie. Dans la seconde il veut répondre aux objections contre les monades, tout d'abord il avance, que tous les hommes ne peuvent être portés à la croyance des monades que par un miracle; et qu'il était même impossible de répondre à toutes les objections; il attaque principalement les poètes, les mathématiciens, les physiciens et les médecins, comme des gens qui s'opposent aux monades et qui sont tout à fait incapables de comprendre la Métaphysique. Il n'apporte que quelques légères objections contre les monades auxquelles il répond encore plus légèrement. La troisième section établit les forces des monades sur ce fondement, que chaque substance doit avoir quelque force; cette force tend à changer continuellement de place et chaque monade produit par sa propre force tous les changements qui y arrivent; tout ce qu'il dit ici n'est qu'un galimatias. Dans la 4<sup>me</sup> section il veut expliquer les propriétés des corps, mais tout est rempli d'absurdités et de contradictions.

18. Pièce latine qui ne contient rien au sujet proposé. L'Auteur commence par les étymologies des mots *philosophie* et *monades*; il cherche les noms en hébreux, et produit quantité de passages de l'Écriture sainte, pour prouver je ne sais quoi.

19. Pièce latine. L'Auteur donne une histoire des atomes, dont le premier inventeur ait été Moschus Phœnicien, de qui Pythagoras et Democritus les ont adoptés. Au reste cette pièce est presque semblable à la précédente, car elle s'attache plutôt aux noms qu'aux choses mêmes. L'Auteur est pourtant contre les monades, qu'il croit contraires à la sainte Bible; mais il ne s'y trouve aucun argument passable, ni pour ni contre les monades.

20. Pièce française: L'Auteur après avoir expliqué l'idée de Leibniz sur les monades, prouve leur réalité par ce qu'on ne saurait nier l'existence des êtres simples, tels que sont les esprits; et comme les monades appartiennent dans la même classe que les esprits, il faut qu'elles aient une force semblable, qui sera la représentation de l'univers. Sans d'autre preuve, il veut rendre raison de tous les changements dans le monde; il suppose premièrement toutes les monades également parfaites, et ensuite inégalement: dans l'un et l'autre cas il tâche de montrer que, par rapport au seul point de vue où chaque monade se trouve, il doit arriver au monde des changements continuels, qu'il représente par des séries formées à la manière des mathématiciens. Il est fort court en réfutant les objections contre son système, et il n'en touche que les plus légères; comme cet Auteur n'a rien prouvé, et que toutes ses représentations ne sont qu'un jeu d'esprit, je crois qu'on n'a aucune raison d'y faire réflexion. (Wattel.)

21. Pièce latine: L'Auteur, après avoir donné une idée des philosophes anciens sur les éléments des corps, prononce qu'on est redevable à Leibniz de la découverte des vrais éléments. De ce qu'un corps est



composé, il conclut qu'il doit être composé d'êtres simples et indivisibles, (or c'est justement ici que git, à mon avis, le paralogisme), car de quelque manière qu'on prouve cette proposition, sa renversée, que plusieurs êtres simples ou monades peuvent constituer un corps, demeure toujours contraire à la raison et à la vérité; dans l'idée de composé on confond la magnitude avec la multitude, et il me semble y voir une grande différence; et on hésiterait avec bien de raison, si une multitude d'esprits pouvait mériter le nom de composé. Or de là il s'ensuit réciproquement, qu'un composé tel que nous nous figurons les corps, ne saurait être une multitude d'êtres simples. L'argument que l'Auteur apporte contre la divisibilité des corps à l'infini, se fonde sur cette proposition: qu'un tel composé n'existe, qu'autant que ses parties existent; ou il suppose que Dieu n'aurait pu créer des êtres composés, sans avoir auparavant créé les parties. A mon avis ce n'est que par rapport à notre imagination, que les parties nous paraissent prieures que le composé, et partant il s'en faut de beaucoup que cet Auteur ait démontré la nécessité des êtres simples pour former les corps.

La preuve ordinaire qu'on allègue contre la divisibilité à l'infini, dont l'Auteur se sert aussi: qu'on ne pourrait assigner une raison suffisante de l'existence des corps, ne me paraît pas plus valable, puisqu'il n'est pas encore prouvé, que la raison de l'existence est nécessairement fondée sur l'existence des parties; et outre cela les corps cesseraient-ils d'exister si nous ne nous en savions imaginer une raison suffisante. Encore cette question sur la raison de l'existence est ambiguë, puisqu'on ne définit pas si l'on entend le commencement de l'existence ou la continuation. De plus, les absurdités qu'on veut déduire de la divisibilité à l'infini se fondent nécessairement sur l'idée de l'infini, laquelle étant très imparfaite, on peut dire que les doutes qu'on apporte contre cette divisibilité ne sont fondés que sur des idées extrêmement imparfaites, (parmi lesquelles je pourrais aussi compter l'idée du composé telle qu'on applique ici); au lieu que les doutes et les absurdités, dont on combat le système des monades, se fondent sur des idées beaucoup plus parfaites. Et si on dit que la matière est divisible à l'infini, et qu'on demande la raison suffisante, ne suffira-t-il pas de répondre que Dieu ait créé des choses, qui en vertu de leur nature sont divisibles à l'infini; et il est absurde de vouloir subsister enfin dans la division d'une chose, si sa nature ne le permettait pas; ce qui n'est pas encore démontré, et pourtant les partisans des monades le supposent toujours. L'Auteur veut aussi directement combattre la divisibilité à l'infini en disant, que si un corps contenait une infinité de parties, il devrait remplir tout le monde; mais comme le même corps ne devient pas plus grand, soit qu'il soit divisible en 10000 parties, ou seulement en 1000, la divisibilité plus petite ou plus grande, quand même elle irait à l'infini, n'aggrandira jamais le corps. Pour tant l'Auteur proteste hautement, qu'il n'est pas en état de résoudre les objections contre son système; il dit que puisqu'il avait démontré l'existence des monades invinciblement, toutes les objections n'étaient pas capables d'en ébranler sa solidité; c'est en quoi il a raison, pourvu que sa supposition fût vraie; mais tant que le moindre doute contre sa prétendue démonstration reste, chaque absurdité bien claire doit renverser tout le système. Et après je n'ai encore jamais remarqué, que la vérité soit assujettie à tant d'objections si bien fondées; et il me semble que dèsqu'on trouve des arguments si forts contre quelque système, il doit être fort suspect. Ensuite l'Auteur passe à l'explication des propriétés de ses monades, où il n'est pas trop d'accord avec Leibniz; mais il me semble qu'il importe peu quelles propriétés on veut attribuer à des êtres chimériques. Cependant l'Auteur est obligé de recourir à de grandes contradictions, quand il veut établir les forces de ses monades, lesquelles consistent à s'opposer à d'autres monades qui voudraient occuper le même lieu; mais comment une monade, qui n'a aucune étendue, peut être en peine qu'une autre également sans étendue, la déplace! Et il parle, comme si l'espace et le lieu étaient quelque chose de réel, mais quand il veut répondre aux objections, il ne cesse de s'écrier, que l'espace et le lieu ne sont que des abstractions. Mais en cela il suit l'exemple de Leibniz et de tous ceux qui ont soutenu les monades, qui savent fort bien profiter de la réalité de l'espace et du lieu, si cela est favorable à leur système; mais dèsqu'un adversaire y fonde tant soit peu



son objection, ce ne sont que des imaginations. C'est donc fort ridicule qu'une monade ait une force de résister à la pénétration, dont d'autres la pourraient menacer? Il croit qu'il soit impossible qu'un corps communique à l'autre quelque mouvement, mais que chacun produit ses changements par sa propre force; même deux monades ne sauraient agir l'une sur l'autre; ce qui est directement contraire à la force de laquelle chaque monade résiste à son déplacement; mais je ne m'amuserai pas à rassembler toutes les conditions qui se trouvent dans ce système; l'Auteur se soutient fort mal, et il ne paraît pas avoir prévu à quelles idées faut-il se livrer, si l'on veut soutenir les monades. Il n'y a que l'Auteur de la pièce No. 10 qui se soit mis en état de soutenir le système; tant qu'il est possible. Il dit aussi que dans la collision, chaque corps change de mouvement par sa propre force, et que la collision ne fait que lever les obstacles qui s'opposent auparavant à ses forces; mais comme ni les monades ni les corps n'agissent les uns dans les autres, comment est-il possible, qu'un corps puisse rencontrer aucun obstacle de la part des autres.

22. Pièce latine contre les monades. D'abord l'Auteur nie la divisibilité de la matière à l'infini; mais il soutient que les dernières particules ne sont pas tout à fait destituées de grandeur, quoiqu'elles soient simples, elles auront donc nonobstant la simplicité, quelque grandeur, dans laquelle on pourra concevoir plusieurs points mathématiques; il nie donc avec raison, que les corps puissent être composés des éléments, qui n'ont aucune étendue; mais je ne vois pas comment la divisibilité saurait être impossible là, où l'on peut concevoir plusieurs points. Cela remarqué, l'Auteur promet six arguments contre le système des monades; dans le premier il prouve que chaque substance qui doit entrer dans la composition d'un corps, doit au moins exister dans un point mathématique; donc elle contiendra ou un seul point ou plusieurs; l'un et l'autre est contraire au système des monades. Je voudrais tourner cet argument de cette façon: il est sur que je puis concevoir un point mathématique dans un corps, c.-à.-d. dans un amas de plusieurs monades; donc je pourrai aussi en concevoir un dans une monade ou non! Dans le premier cas je demande, si j'y pourrai concevoir plus qu'un ou non! et qu'on dise l'un ou l'autre, on renversera le système des monades; dans l'autre cas, si on ne peut pas concevoir un point dans une monade, et pourtant dans plusieurs ensemble, il faudrait que ce point fût partagé par toutes, ce qui serait également absurde. Or l'Auteur remarque qu'une substance qui ne contient qu'un point, comme ses limites ne diffèrent point ni entr'elles ni d'elle même, ne saurait exister; après cela il ne faut pas oublier que la plupart des prémisses, sur lesquelles cet argument et aussi les suivants sont fondés, se trouvent établies par Mr. Wolf même, et les autres sont assez claires d'elles mêmes.

Le II argument est tiré de l'impenétrabilité des corps, d'où l'Auteur conclut que chaque monade doit être impenétrable; mais deux monades venant à s'unir, doivent tout à fait tomber l'une sur l'autre, idée tout à fait contraire à l'impenétrabilité.

Le III argument se fonde sur le rapport qui doit toujours régner entre le tout et ses parties, et chaque monade doit tenir une certaine raison au tout; or les monades manquant de grandeur, rendent l'absurdité d'abord manifeste.

Le IV argument roule sur l'étendue et sa continuité, où l'Auteur prouve que, pour que toute l'étendue soit remplie, il faut absolument que toutes les parties, même les dernières ou les monades, aient une étendue; car comme toutes les monades ensemble remplissent l'espace que le corps occupe, il faut que chacune en remplisse une partie.

Dans le V argument il prouve que le nombre des parties simples, qui constituent un corps, doit être fini; cet argument, quoique ceux qui sont pour la divisibilité à l'infini, y puissent trouver à s'opposer, est pourtant très fort contre les monadistes, qui accordent le nombre fini des parties; or de là il se fait voir que chacune doit avoir une grandeur.

Le VI argument regarde l'idéalisme, qui est une suite nécessaire du système des monades, comme l'Auteur le prouve fort bien. Car en effet, si notre ame forme toutes ses perceptions, toutes ses connaissances de son propre fond, sans que les objets y contribuent la moindre chose, il s'ensuit que notre ame pourrait avoir les mêmes idées, quand même tous les objets seraient anéantis, et dans ce sens la monadologie revient à l'idéalisme.

Je crois donc que cette pièce a fort bien étalé plusieurs absurdités de ce système, et même très solidement démontré la fausseté. Il s'agira donc de choisir parmi les pièces, qui sont contre les monades, celle qui sera la meilleure; et dans cette vue je dois convenir, que celle-ci l'emporte encore loin sur les précédentes.

23. Pièce latine pour les monades. L'Auteur soutient, que tous les composés ne sont que des accidents, substances, qui sont toutes simples, qu'il appelle monades; il a pourtant une idée bien singulière des monades, puisque selon lui une peut être ou plus grande ou plus petite que l'autre. Chaque monade a une force qui tend au changement de son état, et c'est sur ce chapitre qu'il s'étend fort, en employant quantité de nouveaux termes, qui signifient peu de chose; la force est presque une substance. Il veut aussi répondre aux objections faites contre les monades, où il dit, que les monades ont bien une grandeur, mais non pas une grandeur quantitative, mot où il croit voir un grand mystère; d'où l'on voit clairement, que cet Auteur établit tout mal tant l'existence des monades, que leur nature. C'est le contenu du premier Chapitre, dans le second il parle du monde et des phénomènes, mais d'une manière si confuse, que ce serait perdre le temps si l'on voulait s'y arrêter. (*Un Ecolier de Mr. Baumgarten.*)

24. Pièce latine. L'Auteur représente la philosophie sous l'emblème d'Ulysse, qui après un exil de 20 ans est retourné chez lui; ainsi la philosophie étant depuis 2000 ans exilée, s'est enfin retrouvée en Allemagne, ayant été introduite par Leibniz, comme à la Cour de Alcinoüs, qui est celle de Berlin. Il fait un si grand usage de cette représentation emblématique, qu'il proteste, qu'il ne l'aurait pas publiée, même à un prix de 10000 ecus. Il promet de s'attacher à 3 points: le 1) si les arguments contre les monades valent quelque chose ou non; le 2) qui est en état de démontrer les monades; et 3) d'en expliquer les phénomènes de la nature. Ici il continue ses comparaisons fabuleuses tirées du retour d'Ulysse, et je n'y trouve que des rêveries fantastiques. Dans le 2<sup>o</sup> Chapitre il rapporte un phénomène extraordinaire, qu'il a vu, quand il commença à écrire son mémoire, savoir: la lune a été couverte d'épaisses ténèbres, qui signifient que la mémoire de ceux, qui sont contre les monades, deviendrait fort obscure à la postérité; or cette pièce me paraît partout si ténébreuse, qu'il est presque impossible de deviner ce que l'Auteur veut dire.

25. Pièce allemande dont l'Auteur entreprend de montrer que tous les êtres simples ayent une force représentative. L'Auteur s'attache à l'idée du composé, de laquelle il tire la conséquence, qu'il y a des êtres simples, dont chacun a une force qui aboutit à un certain but; et c'est cette force ou vertu qui distingue les monades des points mathématiques. Mais pourtant dans la contemplation des corps nous ne saurions parvenir à l'aide de nos sens jusqu'aux monades dont ils sont composés; donc il faut passer par un autre chemin pour parvenir à la connaissance des monades. Il conclut donc du mouvement des corps, que les éléments ou les monades sont mobiles, et la mobilité des monades vient de leur tendance vers un certain endroit, et cette tendance suppose nécessairement une représentation des choses vers lesquelles elle est dirigée; voilà donc la représentation de monades établie. Pour qu'une monade acquière un certain degré de vitesse, il prouve par un raisonnement ridicule, que la force requise doit être proportionnelle au carré de cette vitesse, ce qui suffit pour donner à connaître l'ignorance et la stupidité de cet Auteur, dans la matière qu'il a entrepris d'éclaircir.